

CHAPITRE II

L'accident

24 janvier 1999, dix-huit ans et deux mois.

Le jour où tout a basculé, je passais l'après-midi à Brive chez mon ex-copine. Elle s'appelait Julie et je me suis souvent demandé si j'étais sorti avec elle parce qu'elle me plaisait ou parce que son prénom m'attirait irrésistiblement à la manière d'un aimant (comprenez qui peut...). Nous ne sortions plus ensemble mais nous nous entendions bien et j'aimais passer la voir de temps en temps. Un copain m'a téléphoné me demandant si je pouvais le rejoindre dans la demi-heure chez un autre, Jérôme.

C'était une journée normale et rien ne laissait présager la façon dont elle allait se terminer. Si ce n'est le chien de Julie. Bizarrement, il se mit à aboyer et à grogner comme je me dirigeais vers le portail, mon casque à la main. Dieu sait que j'aime les chiens et que je ne les crains pas, mais là je n'en menais pas large; il me barrait la route et j'ai vraiment cru qu'il allait me mordre, refusant de me laisser passer. Il a fallu que Julie le retienne. Je ne comprenais pas, je ne pouvais pas comprendre. Maintenant je suis persuadé que le chien savait.

Je suis parti du feu tricolore du pont Cardinal et j'ai roulé environ cinq cents mètres. Une femme m'a coupé la route en voiture. C'est aussi simple que ça. En quelques millièmes de seconde, je suis passé du statut de personne normale, à... totalement dépendante pour le reste de sa vie...

Apparemment je ne l'avais pas vue venir car je n'ai pas freiné. C'était en plein virage et j'ai été projeté à trente-cinq mètres au-delà du lieu du choc. C'est ce que l'on m'a dit car moi, j'étais déjà en partance. Loin, si loin...

Nous avons gardé mon casque et, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, il n'est que cabossé. C'est la terrible vérité: les pompiers ne l'ont pas découpé, non... ils me l'ont retiré. Ma moelle épinière a été touchée au niveau des cervicales C4 C5 C6. Certes, j'ai eu la colonne vertébrale en partie sectionnée et compressée et je ne dis pas que j'aurais marché si les pompiers avaient fait les choses autrement, mais peut-être aurais-je eu mon bras gauche que je n'ai plus aujourd'hui. Peut-être que... Je l'ignore...

Toujours est il qu'ils m'ont sauvé la vie. Je salue leur courage et leur rapidité d'intervention.

Ils m'ont conduit à l'hôpital de Brive, d'où on a prévenu mes parents. Enfin je ne sais pas, car je n'étais plus là...

La gravité de mon état impliquait un transfert immédiat vers Limoges. Mais ce soir-là, le vent soufflait et il pleuvait sur Brive. Il s'est avéré impensable de faire décoller l'hélicoptère dans des conditions météorologiques aussi mauvaises. J'ai été conduit au CHU de Limoges en ambulance, 80 km à une vitesse maximale de 10 km/heure, en détresse respiratoire et subissant, malgré toutes les précautions déployées, les à-coups de la route. Il y avait gros à parier que je n'arriverais pas à destination. Une éternité.

Je ne me souviens de rien.

Pour moi, mes yeux se sont fermés quand j'ai démarré au feu et je me suis réveillé au CHU de Limoges, après avoir été placé en coma artificiel suite à dix heures d'opération.

Mais je n'ai pas besoin qu'on me raconte, je sais comment l'accident s'est passé. Je l'ai vu dans mon cauchemar d'enfant. La machine infernale, le virage, le saut à des dizaines de mètres, l'écrasement sur le bitume de la route.

Je repense très souvent à toutes ces prémonitions, aux lettres écrites à Cloé, au chien qui ne voulait pas me laisser partir, qui aurait préféré me mordre plutôt que de me voir enfourcher ma moto pour la dernière fois. Notre vie est tracée, on va droit dans le mur, si mur il y a.

Quelque part, on le sait.

CHAPITRE III

La douleur du réveil

De mon arrivée au CHU de Limoges, aucun détail ne me revient, mais je peux aisément imaginer toute la logistique mise en place pour m'accueillir et au moins me stabiliser.

Ce que je sais, c'est qu'au milieu de ce combat que nous livrions, d'un côté moi pour vivre, de l'autre les soignants, médecins, anesthésistes et réanimateurs, pour ne pas me laisser mourir, j'ai eu une chance un peu surréaliste, comme si le destin avait tout prévu et que, quitte à avoir un accident, il était préférable que ce soit ce jour-là. C'était pourtant un dimanche, jour où les effectifs sont réduits.

Mais, ce dimanche-là précisément, un éminent chirurgien parisien donnait au CHU une conférence sur les nouvelles méthodes de chirurgie de la moelle épinière. Il a été prévenu de mon arrivée et est venu à mon chevet. Après les examens nécessaires à son diagnostic, il a décidé de m'opérer. En quelque sorte j'ai servi de démonstration de sa méthode : il m'a opéré en passant par le devant du cou, ce qui ne s'était jamais fait.

L'intervention dura dix heures.

Puis ce fut le coma artificiel.

Pour mes proches, l'attente commençait, insupportable, mêlée d'incertitude et d'ignorance. Dans quel état allais-je me

réveiller? Quels allaient être les dommages non décelables dans l'immédiat. En plus de tout le reste une hémorragie cérébrale s'étendait dans les méandres de mon cerveau: quelles allaient en être les séquelles? Ne plus pouvoir parler? Ne plus reconnaître personne? Être un légume? Quatre longues journées, quatre nuits sans dormir, l'angoisse du verdict. Mon visage était difforme, mes yeux étant sortis de leur orbite suite au choc, un peu comme ceux des grenouilles. J'étais méconnaissable. Un ami est venu me voir et a eu si peur de ce qu'il a découvert qu'il n'est plus jamais revenu, ce qu'il regrette encore.

Que se passait-il dans mon esprit et dans mon corps pendant tout ce temps-là? Beaucoup m'ont posé la question: avais-je vu la fameuse lumière blanche? Est-ce que je les entendais lorsqu'ils me parlaient?

Tout ce que je peux dire est que c'est un souvenir qui me dépasse. J'ai vécu une expérience totalement irrationnelle. Non, je n'ai pas vu le tunnel, ni la lumière blanche dont certains qui ont vécu le coma témoignent. Mais comment expliquer ce que j'ai «vécu». D'autres revoient leur vie jusqu'au moment présent, mais moi, aussi bizarre et insensé que cela puisse paraître, j'ai vu ma vie qui continuait. J'ai fini le trajet commencé le jour de mon accident. Je suis bien arrivé chez Jérôme ce jour-là. Ma conscience a continué ma vie où elle s'était arrêtée. Dans cet univers qui ne peut être que supraterrrestre, il s'est écoulé environ trois années. C'est difficile à croire lorsque l'on sait que je ne suis resté dans le coma que quatre jours! Je n'ai pas ressenti cette distorsion du temps, ce n'étaient pas des images qui passent en accéléré.

Non, je vivais, j'allais chaque jour au lycée, mangeais, préparais mes affaires, faisais mes devoirs. J'ai évolué, j'ai grandi et ce sont les changements physiques de mon corps et mon cursus scolaire qui m'ont permis d'évaluer la durée de cette vie parallèle à trois années. Je me revois à moto, dépassant des voitures mais le summum était l'ubiquité. Je choisissais l'endroit où je voulais évoluer. Si une situation ne me plaisait pas, j'étais ailleurs immédiatement. Mais rien ne me choquait. C'était un déroulement de vie normal, avec certes certaines capacités extra-sensorielles mais qui, dans leur contexte, ne m'apparaissaient pas comme telles. Mais je sais que c'est vrai puisque, dans mon « ailleurs », j'allais souvent voir ma prof de dessin que j'ai toujours adorée – j'ai toujours été très doué en dessin. Elle avait donné à la classe un devoir et, à mon réveil, j'ai demandé à un copain présent dans la chambre s'il avait prévenu la prof de dessin que j'allais lui rendre le devoir en question. Stupéfait par ma question, il me demanda comment je pouvais être au courant de ce devoir puisqu'il avait été donné après mon accident, donc pendant mon coma... Que dire ?

À chacun de mes deux arrêts respiratoires, j'ai vécu la même chose. Je ne peux l'expliquer mais je sais que dans cette vie-là, j'étais bien, et n'avais aucune envie de revenir. Chaque fois que j'ai recommencé à respirer, c'était grâce à l'aspiration de tout ce qui obstruait ma trachée, mais on pouvait bien me faire n'importe quoi, je ne sentais rien. Hélas, plus je revenais à la vie, plus j'avais mal. J'avais envie de dire : « stop ! Laissez-moi où je suis, j'y suis bien ». Ne serait-ce pas ce que dirait un nouveau-né au moment de l'accouchement s'il pouvait parler ? N'est-ce pas là la signification des cris qu'il pousse en voyant le jour ? La peur de l'inconnu, le bruit, les cris, l'arrachement du refuge du ventre de sa mère ?

Si c'est cela la mort... alors je n'ai pas peur.

À mon réveil, la première chose que j'ai dite fut : « Maman » !

Même si mon état était très grave, elle fut rassurée de voir que je la reconnaissais, que je n'étais pas un « légume ». Mes deux seules préoccupations furent de préparer mes affaires pour aller au lycée et d'être prêt pour l'anniversaire de Cloé le 6 février. À aucun moment, même si j'étais dans un lit, ne sentant ni mes bras, ni mes jambes, je n'ai imaginé que je pouvais être handicapé. Quand j'ai vu que j'étais dans une chambre d'hôpital, mon réflexe fut de déduire que j'avais eu un accident de moto et que j'avais dû me casser quelques « trucs », mais rien de bien grave... Y pensais-je inconsciemment ? Refusais-je d'y croire ou de l'envisager, mais à aucun moment je ne me suis dit que j'étais handicapé, que j'allais vivre en fauteuil.

L'annonce n'en fut que plus pénible, pour moi, mes parents, mais aussi le docteur F. qui s'en est chargé. Il s'est assis au bord de mon lit et m'a dit :

– Il faut que tu saches que tu ne remarqueras sûrement plus...

Là, c'est ma terre qui s'est écroulée, le monde dans lequel je vivais, mes parents. Alors j'ai essayé d'imaginer ce que serait ma vie en fauteuil mais je ne pouvais pas accepter ce que m'avait dit le docteur. C'était impossible, j'allais forcément guérir. Combien de fois lui ai-je fait répéter son pronostic ? Tétraplégique. Vertèbres C4 C5 C6 sévèrement endommagées, colonne vertébrale écrasée, impossibilité pour le corps médical de savoir si je pourrais un jour respirer seul...

Ce n'était tout simplement pas acceptable ! Nous allions tous nous réveiller ! Au fil des jours, des semaines, puis des mois, l'information a commencé à devenir réalité mais malgré ça, une nuit, j'ai fait venir mon père pour qu'il me confirme que tout cela était bien réel. Mesurant la profondeur de ma

détresse et de mon angoisse, faisant fi des siennes, il m'a rassuré envisageant même qu'il pourrait y avoir des améliorations.

Et il avait raison.

Suite au choc, un œdème s'était formé dont la conséquence fut une compression de la moelle épinière. Il se résorba au bout de trois mois, et j'ai pu constater que je retrouvais un peu de mobilité dans mon bras droit, mais pratiquement rien à gauche. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je récupérais.

L'abattement ressenti depuis l'annonce céda peu à peu la place à l'acceptation et à l'envie de me soigner et d'avancer. C'était une suite logique dans l'acheminement de ma volonté dans mon état d'esprit: il n'y avait pas trente-six solutions, soit j'acceptais et me battais, soit je refusais et me laissais mourir. Or moi je voulais me battre. J'étais persuadé que malgré tout, j'aurais d'autres belles choses à vivre, même en fauteuil. J'ignore où j'ai trouvé les ressources nécessaires car j'ai vraiment collectionné les catastrophes.

Comme certaines personnes de mon entourage ignoraient ce qui m'était réellement arrivé, des rumeurs ont circulé pendant des années, jusqu'à mon retour du Centre. Dans le meilleur des cas j'étais aveugle, ou en fauteuil et attardé mentalement. Dans le pire des cas, j'étais mort: je me souviens avoir appelé une copine qui a raccroché en disant que si c'était une blague, elle n'était pas drôle. Elle avait entendu dire que j'étais décédé. Il y a ce besoin chez certains d'en rajouter ou d'inventer lorsqu'ils ne savent pas. Et comme j'étais loin de tout, peu de gens savaient.

À mon réveil j'avais oublié comment boire et manger et j'ai dû être sondé par le nez. J'avais de grosses difficultés à respirer

et le médecin a insisté pour me faire une trachéotomie afin que je respire mieux, me faisant tout un speech sur ma sécurité et sur la simplicité de l'acte. Sauf que ça ne s'est pas passé comme il l'avait dit. Les conséquences de cette trachéotomie ont failli me tuer à deux reprises.

Heureusement, alors que je cherchais à remonter à la surface comme un noyé qui s'enfoncé inexorablement mais qui lutte, guidé par une petite lueur d'espoir, j'ignorais à ce moment-là que maintes fois je rejoindrais le fond pour m'enliser dans la vase...